

HISTOIRE D'UNE RENCONTRE

LA FONDATION DU MONASTÈRE DU SACRÉ-COEUR¹

(Cantalapiedra)

Le Père Arturo Alonso Lobo, dans sa biographie du Père Juan González Arintero, signale les trois amours qui furent les siens : l'Amour miséricordieux, la revue *Vida Sobrenatural* et le monastère de Cantalapiedra. Et il ajoute : « Le monastère du Sacré-Coeur de Jésus des moniales clarisses est l'une des œuvres dans lesquelles il a le plus mis la main et surtout son cœur (...). Il est impossible que sa biographie ne contienne pas quelques pages, si brèves soient-elles, mettant en relief cette œuvre. Une *Vie arintérienne* qui n'inclurait pas un chapitre sur Cantalapiedra serait incomplète – mutilée² ».

Il en est assurément ainsi car lorsque Dieu, dans sa providence, a pensé la fondation de ce monastère, il a disposé ceux qui devaient être les instruments propres à la réaliser, en choisissant don Ambrosio Morales, curé de Cantalapiedra, la Mère María Amparo du Sacré-Cœur et le Père Juan González Arintero. Nous allons ici parler des étroites relations de ces deux grandes âmes.

Les préliminaires de leur rencontre remontent au 15 août 1912, en la solennité de l'Assomption de Marie. María Amparo se trouvait alors dans sa maison de Cantalapiedra, malade de corps et livrée aux angoisses de son âme, submergée par une nuit obscure qui lui donnait à craindre même pour son salut. Tandis qu'elle demandait à la Vierge Marie, dans le secret de sa chambre, la grâce d'aimer Dieu autant qu'il lui était possible en cette vie, pour le cas où elle ne pourrait pas l'aimer pendant l'éternité, María Amparo tomba en extase pendant six heures. Éprouvant une grande paix intérieure, un feu brûlant inonda son âme, qui la laissa dans une telle lumière qu'elle vit resplendir en elle le Dieu Un et Trine lui-même. Ce fut son mariage mystique. Lorsqu'elle revint à elle, débordante de joie et anéantie par une telle expérience, elle demanda au Seigneur de lui accorder un de ses ministres qui lui permette de la conforter dans la véracité de ces choses. La réponse divine, ressentie au plus profond de son être, lui annonça qu'un saint dominicain, du nom de Juan, serait le directeur de son âme. Ce fut une première rencontre, sans se rencontrer, sans se connaître, mais une petite lumière avait déjà commencé de briller dans l'âme de María Amparo.

Fidèle à la volonté de Dieu qui lui indiquait le monastère du Corpus Christi de Salamanque, des moniales clarisses, comme lieu de sa consécration, elle y entra le 19

¹ Cet article a été publié dans la revue *Vida Sobrenatural* 105 (2004) 196-205, 282-290.

² Arturo Alonso Lobo, *El Padre Arintero, precursor clarividente del Concilio Vaticano II*, Salamanca, Calatrava, 1969, p. 146.

mai 1913. Le Père Arintero avait l'habitude de s'y rendre, avec une relative fréquence, comme dans d'autres monastères de religieuses salmantines. La première fois que Sœur María Amparo le vit, ce fut le jour qui suivit sa prise d'habit, le 20 novembre 1319. Dans son *Autobiographie*, elle raconte :

« À peine le vis-je dans le parloir que je compris que c'était celui-là même que notre Seigneur m'avait promis. J'éprouvai une impression de dévotion et de recueillement en l'entendant parler aussi bien de l'union à Dieu, au point que mon âme et mon cœur se dilatèrent de joie en voyant la providence si spéciale du Seigneur sur mon âme. J'étais absorbée dans la pensée de la grâce de Dieu et de la pensée de ce que tout ce qui s'était passé n'était pas du rêve, mais bien la réalité. Il me sembla voir comment la Vierge très sainte, en le regardant avec une singulière complaisance, se penchait sur lui comme si elle voulait, en le remettant à mon âme, infuser en lui par son souffle toute la tendresse de son cœur de Mère. Et la caresse de ce bon Père sur mon âme fut plus que celle d'une Mère³ ».

Mais s'il est une chose de réellement belle et qui reflète exactement ce que le Père Arintero fut pour la Mère María Amparo, ce sont les paragraphes suivants de son *Autobiographie*, écrite, précisément, sur la demande de ce Père, bien que celui-ci n'ait pas pu lui-même profiter de sa lecture puisqu'il décéda avant de pouvoir la lire.

« Parmi les grandes grâces que j'ai reçues de la miséricorde de Dieu durant ma vie, je dois mentionner celle qu'il m'a accordée par la sainte et lumineuse direction de mon saint Père Arintero. Ce que fut pour moi ce Père aimé de mon âme pendant les quinze années où j'eus le bonheur d'être sous sa direction, Dieu seul le sait et, par par voie de conséquence, avec quelle gratitude, quelle affection et quelle sécurité je lui ai obéi.

« Depuis le jour où j'ai eu le bonheur de lui parler, j'ai éprouvé à son égard le respect le plus profond, la plus grande confiance et une gratitude qui ne connaissait aucune limite.

« Il fut toujours pour moi comme l'ange de Dieu qui par ses conseils et sa doctrine m'a aidé à accomplir la volonté divine. Guidée par ce saint Père, je me sentais dans une telle sécurité à lui obéir que, même devant l'opinion différente de personnes très respectables, je n'ai jamais hésité à faire ce que lui me commandait, et je puis dire que je n'ai jamais eu à me repentir de lui avoir obéi⁴. »

Ce qui est important dans cette rencontre, ce n'est pas seulement que Mère María Amparo ait trouvé un saint directeur pour son âme, qui ait su la conforter et la guider adéquatement, conformément à ce qu'exigeaient son intense vie spirituelle et les grâces extraordinaires que Dieu lui accordait, c'est aussi que le Père Arintero ait été prédestiné par Dieu à aider la jeune clarisse dans la fondation d'un nouveau monastère dans le village de Cantalapiedra.

En effet, depuis son enfance, María Amparo avait progressivement reçu du Seigneur différentes lumières sur la fondation d'un monastère dans ce village. Ce qui, au début, lui paraissait incompréhensible, s'est de plus en plus clarifié à mesure que les années passaient. Cependant, qui pouvait la confirmer dans ces révélations ou au

³ *Autobiografía*, Ms. 1, 225.

⁴ *Ibíd.* 220-222.

contraire dissiper ses rêves ? C'est là qu'est entré en jeu le saint discernement du Père Arintero, lequel, loin de voir une illusion dans ce projet, à réaffirmé la volonté de Dieu sur lui :

« Un jour – raconte la Mère María Amparo – je me sentis contrainte de dire [au Père Arintero] quelque chose à propos de ce qui me semblait être la volonté de Dieu sur cette fondation ; et alors, comme s'il avait écarté toute énigme à ce sujet, il vit clairement les voies par lesquelles Dieu me conduisait et ne pensa plus dès lors qu'à me préparer à un avenir proche qu'il paraissait très bien entrevoir... Mon admiration fut très grande lorsque je vis que le Père, loin de se scandaliser de cette idée de fondation, considéra qu'il était très possible que Dieu veuille la réaliser ; et non seulement cela lui parut possible mais il tint cette volonté pour très certaine. Combien de larmes m'avait coûté depuis l'enfance, faute de savoir interpréter la volonté de Dieu et ses lumières, le fait de me croire obligée de faire ce qui me paraissait rigoureusement impossible ! Et quelle n'était pas ma peur d'en parler au Père à l'idée qu'il prendrait tout cela pour une folie⁵ ! »

Ailleurs, elle confirme :

« Nous devons aussi à ce béni Père que cette fondation ait vu le jour, car sans son efficace coopération, compte tenu de ma manière d'être et de mon esprit à cette époque, sans le Père Arintero j'aurais difficilement résisté à toutes ces violentes tempêtes qui se sont déchaînées contre moi, personnellement, et contre l'œuvre de la fondation. Mais guidée par ce serviteur de Dieu, je me suis résolue à voir la divine volonté dans tout ce qu'Il nous communiquerait sur la fondation de cette Maison. Je lui ai obéi si aveuglément en tout que je n'ai jamais délibérément douté de ce qu'il me commandait, même lorsque, bien des fois, cela paraissait totalement insensé à des personnes très compétentes et très dignes⁶ ».

Ces deux grandes âmes étaient déjà à l'œuvre pour plaire à Dieu par cette nouvelle fondation. Cependant, comme il est logique, ce ne fut pas si facile que cela, humainement parlant, de la mener à terme. L'entreprise fut une dure épreuve pour les deux et une source de profondes humiliations, surtout pour le Père Arintero, chargé d'effectuer les démarches auprès de l'évêque de Salamanque, Mgr Julián de Diego y Alcolea.

Pour montrer sa foi et sa sainteté, nous allons glaner quelques anecdotes relatives à ces circonstances, des témoignages qui font foi de sa simplicité, de son humilité et même de son solide sens de l'humour.

La Mère María Amparo raconte :

« Lorsque je fis part au Père Arintero de l'ardeur avec laquelle le Père Herrera [jésuite] m'avait dit que la fondation ne se ferait pas, il me dit : "N'ayez aucun doute, ma fille, elle se fera. J'ai la réputation parmi les miens d'avoir la tête dure, et je me suis engagé maintenant à plaire à Dieu en faisant cette fondation, et, avec son aide, elle se fera.

⁵ Ibid. 273. 274.

⁶ Ibid. 261.

« Outre ce dont j'avais déjà beaucoup à souffrir, j'endurais les railleries, les désagréments et les vexations qui étaient infligés au Père. Mais comme il avait une très grande charité, à chaque fois que, par nécessité, il devait me communiquer une chose désagréable qu'on lui disait de moi ou de la fondation, il le faisait en souriant et en atténuant le désagrément d'une manière telle que n'importe qui aurait dit qu'il éprouvait du plaisir à être pris pour un fou. La vérité est qu'il lui paraissait cruel de faire souffrir ceux qui souffraient déjà, et comme mes tribulations à cette époque étaient bien difficiles, il faisait en sorte d'adoucir l'amertume du calice que lui-même approchait de mes lèvres en bien des occasions pour que j'en boive avec force jusqu'à la dernière goutte. Seule la virile et suave direction de ce Père béni permit d'éviter les nombreux et très graves maux et périls auxquels les bourrasques incessantes qui cernaient mon âme auraient pu m'exposer. Car tout s'est élevé contre moi pour m'anéantir : des peines de l'âme, de très grandes contrariétés extérieures, des maladies très graves et, parfois, un abandon de la part des religieuses, plus difficile à supporter que la persécution elle-même. Mais ce Père qui était le mien avait un don spécial de Dieu pour me communiquer force et confiance en la miséricorde de Dieu, et pour alimenter en mon âme les désirs de perfection qu'il renforçait et faisait fructifier avec une fermeté et une douceur admirables. Je l'ai toujours trouvé disposé à m'aider par son soutien et son conseil⁷ ».

En effet, les oppositions venaient de partout : de l'évêché, des prêtres et des religieux, de sa communauté du Corpus Christi, des voisins de Cantalapiedra, qui souhaitaient des religieuses enseignantes et non pas des moniales cloîtrées. Sans ménagement, beaucoup – en particulier, ce qui n'en était que plus douloureux, des prêtres et des religieux – leur disaient ouvertement que la moitié des couvents cloîtrés étaient déjà de trop, alors pourquoi en fonder un nouveau ? Si c'était juste pour en ajouter un autre – disait l'évêque – il y en avait déjà bien assez. Bien sûr qu'il y en avait, car rien que dans la ville de Salamanque il y en avait six de l'Ordre franciscain : trois de clarisses [Corpus Christi, Sainte Clara et les Franciscaines déchaussées] et trois de tertiaires régulières [Isabeles, Úrsulas et Madre de Dios], sans compter d'autres Ordres, auxquels il faut ajouter ceux qui étaient disséminés dans différents villages de la province de Salamanque.

Néanmoins, le Père Arintero, en même temps qu'il affirmait devant l'évêque que ce ne serait pas « un couvent de plus », encourageait la jeune clarisse à ne pas craindre et à se réjouir dans le Seigneur, car :

« si nous ne souffrions pas beaucoup de difficultés et d'humiliations, la maison pourrait difficilement être édifiée dans une grande sainteté ; réjouissez-vous, ma fille, pour tout ce que Dieu nous envoie de pénible, parce qu'il ne peut pas y avoir de meilleur signe de ce qu'Il est content et de ce que cela marche... Aujourd'hui, les Pères m'ont dit :

- Père Arintero, vous vous mêlez de faire le fondateur, mais vous allez voir. Vous allez devoir vous occuper des sœurs et du couvent.
- Ne vous préoccupez pas, je me chargerai de ce qu'il faudra.
- Vous verrez, vous changerez de chanson – disaient les Pères.
- Et vous, vous vous chargerez de l'accompagnement, moi, comme je suis sourd, je n'entends pas.
- Cette fondation ne durera que tant que la Mère sera là, après elle disparaîtra, Padre Arintero.

⁷ Ibid. 271.

- En cela je suis d'accord, quand la Mère Amparo mourra, elles mourront toutes et il n'y aura plus besoin de fondation⁸ ».

En une autre circonstance, c'est l'évêque lui-même – dont nous venons de voir qu'il était mal disposé à l'égard de la fondation – qui lui rétorque, fortement contrarié :

- Mais voyons, Père Arintero, avec quoi allons nous faire cette fondation ?

- Eh bien, avec ce que nous avons, Monseigneur, répondit le Père : sœur Amparo, la petite converse et la novice.

- Avec sœur Amparo – répliqua l'évêque, quasiment furieux – nous n'avons pratiquement qu'une demi religieuse malade. En outre elle est bien trop jeune.

- Je réponds de ce défaut – dit le Père, il devrait se corriger jour après jour.

- Mais elle ne peut pas servir à cette entreprise ! Elle doit passer le plus clair de son temps au lit. A moins, évidemment – ajouta l'évêque – que vous ne la preniez pour une sainte Thérèse, alors dans ce cas...

- Lorsque sainte Thérèse avait l'âge de sœur Amparo, elle était plus délurée qu'elle ; lorsqu'elle aura l'âge qu'a atteint sainte Thérèse, nous ne savons pas ce qu'elle sera, parce que le bras de Dieu ne s'est pas raccourci. Et quant à ses maladies, je vois bien qu'elle est mal, mais j'ai confiance que le Seigneur lui donnera des forces pour que toute malade qu'elle est elle puisse mener l'œuvre à bien⁹ ».

Finalement, l'évêque décida de demander à Rome les autorisations pour la fondation. En dépit des mauvais augures qui annonçaient un refus catégorique, le rescrit du Saint Siège parvint à Salamanque au début du mois de janvier 1920.

Laissons à nouveau la parole à la Mère María Amparo, pour que ce soit elle-même qui nous raconte l'émotion de ce moment :

« Monseigneur l'évêque m'avait dit dans les derniers jours de septembre (1919), qu'il demanderait immédiatement les autorisations, mais cela cela n'a pas dû se faire aussi vite, car elles ne sont pas intervenues avant l'octave de l'Épiphanie (1920). La nouvelle en fut communiquée au Père Arintero le 17 de ce mois, et il se rendit immédiatement au couvent pour me le dire. Il avait une enveloppe à la main et il me dit, visiblement ému :

-Voyons, ma fille, si vous savez ce que je vous apporte là.

- Non, Père, je ne le sais pas.

- Cherchez un peu, devinez.

- Non, Père, je ne devine pas.

- Les autorisations, ma fille, les autorisations pour la fondation ! on a obtenu tout ce que l'on demandait !

Je ne ressentis pas la moindre impression de joie, ce qui ne me ressemblait pas. Chose plus rare, le Père, lui, paraissait vraiment très content. “Nous allons réciter le saint Rosaire et le *Te Deum* en action de grâces, ma fille – me dit le Père – mais dites-moi quand nous aurons atteint des dix Ave Maria, parce que je me trompe souvent et que j'en récite un peu plus ou un peu moins”. Quand nous avons récité les dix Ave Maria, je le lui dis : “Ça y est, mon Père”. Mais le Père continuait à prier, sans m'entendre lui répéter de nombreuses fois que c'était fini. A l'occasion d'un mystère, nous avons prié quinze Ave Maria, d'un autre quatorze, d'un autre douze, et c'est

⁸ cf. *Ibíd.* 278.

⁹ cf. *Ibíd.* 280.

ainsi que nous avons fini. Ensuite, nous nous sommes entretenus de l'achat de la maison, et le Père en est venu à déterminer ce qu'il serait nécessaire de faire pour la convertir en couvent¹⁰ ».

En effet, le P. Arintero ne fut pas seulement chargé d'obtenir la permission de l'évêque, d'avaliser la future fondation et d'encourager la sœur María Amparo, il suivit également de près l'achat de la maison où devait commencer la fondation, c'est lui qui a organisé la distribution des pièces, qui a parcouru les couvents de clarisses et de tertiaires franciscaines de Salamanque pour demander des habits, des bréviaires, des missels, etc. : tout ce que la charité pouvait les conduire à donner pour ses "moniales", puisqu'elles manquaient absolument de tout ; elles ne possédaient que le grand désir d'accomplir la volonté de Dieu autant que possible.

Ainsi, en dépit de contrariétés et de difficultés qui semblaient surgir de toutes parts, le dessein de Dieu a triomphé, bien secondé par la fidélité de ces deux âmes saintes.

Le 31 mai 1920, partaient pour Cantalapiedra Mère María Amparo del Sagrado Corazón, comme abbesse du nouveau monastère, sœur María Patrocinio de San Francisco et la novice sœur María Francisca de Jesús, auxquelles s'ajouta la première postulante, Magdalena Martín, admise par le Père Arintero, laquelle, en recevant l'habit franciscain, recevrait le nom de sœur María Concepción del Niño Jesús. L'abbé Ambrosio Morales, curé de la paroisse de la paroisse de Cantalapiedra, ainsi que le Père Arintero lui-même, accompagnèrent la petite communauté, de Salamanque jusqu'à son nouveau monastère. La foi de ce petit groupe fut grande, comme aussi celle de ses promoteurs, selon les propres paroles du Sacré-Cœur à María Amparo : « Ce n'est pas toi qui fait la fondation, c'est Moi ; ce n'est pas une œuvre de créatures, mais la mienne¹¹ ».

Le monastère del Sagrado Corazón était à présent fondé. Le Père Arintero continua de veiller avec la plus grande tendresse sur la communauté, tant pour les besoins spirituels de la Mère et de ses filles que pour les nécessités matérielles. De même, il ne cessa pas d'envoyer quelque bonne vocation, en particulier les deux qui allaient succéder à la Mère María Amparo dans la charge abbatiale de la communauté : Mère María Ana de la Inmaculada – décédée avant d'avoir accompli deux années de gouvernement – et la Mère María de Jesús Amor Misericordioso – qui remplit cette charge au grand profit du monastère et de la communauté pendant vingt-huit ans consécutifs. Il n'y a dès lors pas lieu de s'étonner qu'un jour une moniale dominicaine ait reproché fraternellement au Père Arintero : « On a peine à croire, Père, que vous aimiez plus les moniales de Cantalapiedra, qui ne sont pas de notre Ordre, que nous autres. Vous envoyez là-bas des vocations et ici vous n'en envoyez aucune ». Ce à quoi il répondit : « On aime toujours plus ses filles que ses

¹⁰ *Ibíd.* 309.

¹¹ *Ibíd.* 293.

sœurs¹²... ». De la sorte, mi sérieux, mi plaisantant, il mit un point final à la discussion.

C'est en effet un élément qui mérite d'être souligné, que le Père Arintero, quoique dominicain, a su respecter et seconder, sans interférences, une fondation de clarisses. Pas une seule fois il lui est advenu de suggérer à la sœur María Amparo de réaliser une fondation de dominicaines et, dans ses nombreux conseils, exhortations et retraites spirituelles, jamais il n'a détourné la communauté naissante de l'esprit franciscain qui devait régner en elle. Il n'ignorait pourtant pas les critiques que cela lui valait : quoi, des clarisses fondées par un dominicain ? Et oui, des clarisses, parce que, en dépit de l'absence d'intervention du premier Ordre franciscain dans la fondation, en dépit de l'absence de relations et de connaissances entre les frères et les religieuses – et même entre les religieuses entre elles – en dépit d'une certaine méconnaissance qui existait du simple esprit franciscain chez les clarisses elles-mêmes, la fondation naissante s'est établi, non par un mérite propre mais parce que le Seigneur la guidait à travers sa sainte fondatrice.

Recueillons ici le témoignage du Père Pedro Zubero, franciscain :

« Peu d'années après ma rencontre avec elle, elle m'a chargé de prêcher les saints Exercices (...). En dépit de notre entretien déjà long avec la Mère et de notre proximité avec son confesseur et chapelain (...) l'abbé Ambrosio Morales, et des témoignages apportés par ses propres filles, nous avions des doutes et des craintes au sujet de l'œuvre de la Mère Amparo ; franchement, nous avions peur ; nous avons entendu dire de nombreuses fois ces choses ou des choses semblables : un couvent de clarisses fondé et dirigé par des Pères dominicains, nous disait-on, non sans une certaine malice chez beaucoup ; la Mère est tout, elle absorbe tout. La Mère a lu en moi comme cela avait été le cas en bien d'autres occasions, et le quatrième jour de la retraite (...), la première chose qu'elle me dit est celle-ci : "Père, je vous demande une faveur, je veux que vous me fassiez part très librement de tous les défauts de gouvernement et d'esprit franciscain que vous observez dans ce couvent". Mais je n'eus pas besoin de faire aucune remontrance. La réalité s'est chargée de dissiper mes doutes et je dois dire, avec une satisfaction intime, que j'ai trouvé là le couvent idéal, le meilleur gouvernement, le plus franciscain, avec sa véritable observance spirituelle de la Règle et des Constitutions, le plus uni dans la charité, un couvent dans lequel on a su élever la vie ordinaire à la plus haute perfection, en faisant grandement, comme elle avait l'habitude de le dire, les petites choses ; un couvent idéal, une reproduction de Saint-Damien, avec sa sainte Claire et ses premières filles (...) ».

Et il conclut, à la louange du Père Arintero :

« Cette déclaration que je fais, rend un grand honneur au saint directeur de la Mère Amparo et à ses disciples¹³ ».

Lorsque la petite maison de la place, où avait commencé la fondation [aujourd'hui la mairie du village], devint trop petite pour la communauté grandissante, il fallut

¹² A. Alonso Lobo, o. p. cit. p. 152.

¹³ *Testimonio del Padre Pedro Zubero, o.f.m.*

penser à acheter un terrain où construire un monastère de toutes pièces. Un fois le lieu choisi, le Père Arintero encouragea la Mère Amparo à acquérir tout le terrain possible, car, outre un grand édifice, elle voulait qu'elle puisse bénéficier d'un grand jardin d'au moins un hectare et demi. Devant les résistances de la Mère, il lui dit : « Non, ma fille, il faut acheter tout le terrain possible, car ce couvent est appelé à être quelque chose de très important et il faudra l'agrandir avec le temps. Si maintenant cela vous paraît trop, demain ça ne le sera pas¹⁴ ». En outre, il se préoccupa de ce que le Père provincial de son Ordre dominicain envoie à Cantalapiedra, autant qu'il était nécessaire, ses frères dominicains, le Père Zapico et un frère convers, compétents pour les travaux. Il chercha les matériaux les moins chers, il corrigea les plans, etc. Il ne fait aucun doute que sa collaboration fut une aide inestimable pour la Mère María Amparo.

Bien des choses pourraient être racontées de son étroite relation avec cette dernière et avec la communauté mais, sur ce point, nous nous en tiendrons uniquement dans ce dernier désir qu'il a formulé d'être enterré dans ce monastère et de ce que les Pères dominicains du couvent de San Esteban de Salamanca continuent toujours de prendre soin de cette communauté. La *Chronique de la communauté* recueille ainsi le souvenir de sa dernière visite, le 24 janvier 1928 :

« [le P. Arintero] dit qu'il pensait écrire au Révérendissime Père Général pour le supplier de nous unir à l'Ordre dominicain, afin qu'entre le couvent de San Esteban de Salamanca et notre communauté subsiste toujours une union de charité et de communication de biens spirituels. Comme en tant d'autres occasions, il manifesta le désir de ce que ses restes reposent dans notre monastère, si les Supérieurs l'autorisaient. Comme on lui disait qu'il n'avait qu'à lui-même demander qu'il en soit ainsi, il s'exclama : « Avec quelle joie je viendrais m'enterrer ici ! si c'était la volonté de Dieu je souhaiterais vivre deux petites années de plus pour voir cette œuvre achevée, bien que je n'aie aucun doute sur le fait que Dieu la fera prospérer ». Il prit congé de nous toutes plus paternellement que jamais : « Mes filles, que Dieu me les bénisse et me les rende très saintes. Je m'en vais très content de tout : de l'esprit qui règne dans la communauté, de la bonne voie suivie par les novices, de l'avancement des travaux. Voyons si Dieu veut que tout bientôt nous nous déplaçons ici ! »¹⁵ ».

Mais il ne revint plus. Pourtant, sur son lit de mort, il ne cessa pas de penser à ses filles de Cantalapiedra. Les nouvelles sur son état leur parvenaient par le Père Ángel Serrano : « le Père pense beaucoup de vous » (9 février). « Il a toujours la tête bien éveillée et se rend compte de tout ; il pense à vous et à ce que vous souffrirez pour lui, et il vous en est très reconnaissant » (16 février). Et par le Père Sabino Lozano, qui a recueilli les derniers soupirs du Père Arintero : « Pendant cette conversation – c'est-à-dire le 19 février, veille de sa mort – qui s'est prolongée pendant deux heures, vif d'esprit et de mémoire comme toujours, et paraissant mieux entendre que jamais, l'âme débordante de charité, il adressa un souvenir à ses chères filles de Cantalapiedra. Il me chargea d'écrire au Général de l'Ordre [dominicain] de sa part,

¹⁴ A. Alonso Lobo, o.p. cit. p. 153.

¹⁵ *Crónica de la Comunidad*, T. I, pp. 99. 100.

pour demander que l'Ordre les ait toujours sous sa protection. « Dites-lui que le Père Arintero, mourant, le lui demande. Insistez là-dessus : mourant¹⁶... ».

Ce lien de fraternité qu'il n'a pas pu obtenir de son vivant – puisque la maladie et la mort sont survenues sans que l'on s'y attende – a été obtenu pendant le mois de son décès, le 20 mars 1928, lorsque le Maître Général de l'Ordre des Prêcheurs, le Père Buenaventura Paredes, a signé la lettre de Fraternité entre l'Ordre dominicain et le monastère du Sacré-Cœur des moniales clarisses, de Cantalapiedra.

Le 20 février, vers une heure de l'après-midi, le Père Arintero décéda dans son couvent de San Esteban de Salamanca. Il ne fut pas alors enterré à Cantalapiedra selon son désir mais, après maintes demandes de la communauté, ses restes furent translatsés dans notre église conventuelle le 2 juillet 1941, quatre jours avant la mort de la Mère María Amparo, qui put, avant de mourir, voir s'accomplir le désir du Père Arintero et le sien. Ainsi reposent ensemble ceux qui avaient vécu si intimement unis sur cette terre. Leurs âmes demeurent unies au Ciel, jouissant de la présence du Seigneur, qu'ils ont tant aimé et pour lequel ils ont tant travaillé.

Avec le cours du temps, leur procès de béatification à tous deux allait s'ouvrir, en un jour de joie très affectueuse entre la communauté de San Esteban et celle des clarisses. L'éphéméride eut lieu en notre église conventuelle, le 20 février 1977. Les procès suivent bien leur cours à Rome : le décret des vertus héroïques de Mère María Amparo a été signé par le pape Jean-Paul II le 2 juillet 1994 ; il ne reste que l'approbation d'un miracle pour sa béatification. En revanche, la "positio" du Père Arintero est toujours en cours d'examen.

Après avoir exposé la mission du Père Arintero comme directeur de la Mère María Amparo et comme cofondateur de ce monastère, nous voulons aborder un autre aspect du Père Arintero : sa condition de dirigé de la Mère María Amparo. Jusqu'à présent, nous avons eu l'occasion de voir sa sagesse et sa sainteté pour diriger la jeune clarisse, sa force et sa pugnacité pour vaincre tous les obstacles, la fermeté de son espérance pour soutenir le courage de la Mère au milieu de tant de difficultés et d'incertitudes. Mais ces dons que le Seigneur lui accordait avec tant de largesse pour la direction des âmes, ne l'empêchait pas de connaître ses propres difficultés, ses doutes et ses nuits obscures, qui l'accompagnèrent si profondément durant de longues années de sa vie. Mère María Amparo a laissé un précieux témoignage à ce sujet, où elle nous le confirme : « Je ne sais pas pour quelles raisons mon béni Père Arintero – si ce n'est la très sainte volonté de Dieu, qu'il aimait tant – se réserva le secret des épreuves qu'il traversait intérieurement. Ce qui est sûr c'est que ceux qui vivaient avec lui devaient s'imaginer qu'il jouissait d'un calme parfait, alors que ce que souffrait mon pauvre Père n'était pas rien... Cela permet de comprendre à quels moyens Dieu recourait pour lui faire sentir sa propre misère et mieux le purifier... J'éprouvais en mon âme une peine très profonde à voir un homme si saint, une

¹⁶ Ibid. p. 101.

intelligence si grande et si claire, abattue et comme incapable de comprendre les choses de son âme, et à quel point, obligé d'avancer dans la vie spirituelle, qu'il connaissait et faisait vivre aux autres si admirablement, il était soumis comme un enfant aux conseils d'une de ses pauvres filles¹⁷... ».

Il est intéressant de connaître certaines de ses difficultés et de ses exigences. La crainte de ne pas être dans la grâce de Dieu fut peut-être ce qui produisit chez lui le plus de troubles intérieurs ; mais sa grande confiance dans les paroles de ceux que le Seigneur plaçait à ses côtés pour conforter son âme, lui faisait recouvrer la paix. En voici deux exemples.

« Ma fille – rapporte la Mère María Amparo – il y a quelques nuits je me suis senti si mal, la tentation fut si violente que je me suis cru quasiment perdu. Il me sembla que je n'avais pas consenti et je suis resté dans cette assurance ces derniers jours, mais maintenant je suis entré dans une telle crainte, que je n'ose pas célébrer la messe. Priez avant, ma fille, et dites-moi ce que je dois faire ». Et, en effet, après avoir prié le Seigneur, elle lui répondit : « Père, vous devez célébrer la sainte Messe ; vous y trouverez la réponse aux craintes que vous éprouvez¹⁸ ». Avec une confiance aveugle dans les paroles de sa dirigée, il célébra l'Eucharistie, et lui raconta ensuite, plein de joie, comment le Seigneur lui avait fait sentir qu'il n'avait pas péché dans cette tentation.

« “Vous semble-t-il, ma fille – lui dit-il en une autre occasion – que je doive me préparer à faire une confession générale de toute ma vie ? vous semble-t-il que je doive me confesser avec plus de soin ? A peine je commence la sainte Messe que je suis assailli de frayeurs, d'imaginations et de craintes de ne pas être dans la grâce de Dieu, qui me troublent beaucoup”. Comme je gardai le silence quelques instants, il lui sembla que j'allais lui répondre affirmativement et il me dit avec une humilité qui me bouleversa : “Répondez, ma fille, je suis prêt à faire tout ce que Dieu voudra de moi”. Après l'avoir recommandé à Dieu, je lui dis : “Je ne vois pas qu'il soit nécessaire, ni même convenable que vous fassiez une confession générale, bien au contraire, je crois que vous ne devez pas faire attention à ces craintes de ne pas être dans la grâce de Dieu, qui sont des tentations de l'ennemi pour, à tout le moins, vous troubler et vous distraire. Laissez le passé à la miséricorde de Dieu et servez-le maintenant avec amour et confiance, ainsi qu'Il le désire”¹⁹ ».

Et la Mère María Amparo de conclure : « Au milieu de ces épreuves, on voyait briller en lui une grande vertu, car il faisait confiance et se soumettait sans répliquer et avec une humilité sans égale au pauvre conseil d'une âme si inférieure à la sienne en vertu et en tant d'autres points²⁰ ». Et nous ajoutons, quant à nous : humilité du directeur et humilité de la dirigée, tournée elle-même en directrice de son âme.

En matière de pauvreté, il luttait pour vivre dans la plus grande austérité possible, ne voulant rien avoir en sa possession qui ne soit strictement nécessaire, même si cela

¹⁷ *Testimonio de Madre María Amparo.*

¹⁸ *Ibíd.*

¹⁹ *Ibíd.*

²⁰ *Ibíd.*

lui fut, en certaines occasions, très à charge. La Mère María Amparo, en bonne franciscaine, le poussait à vivre ainsi ce vœu.

Rappelons les anecdotes suivantes, entrecoupées du témoignage de la Mère María Amparo :

« Une autre fois, il me dit : “Nos Règles disent que nous ne devons avoir qu’une chape. J’ai celle que je porte et une autre très vieille dont je fais usage dans ma cellule pour me protéger du froid, parce qu’elle est très vieille ; vous ne me croirez peut-être pas, ma fille, je l’ai recousue l’autre jour et lui ait fait une couture qui ressemble à un pli et cela a tenu assez bien”... “Mais, Père – lui dis-je – ne voyez-vous pas que cette chape est très vieille et ne sert plus à rien ? On ne peut même pas dire que c’est une chape, c’est un bout de tissu inutilisable et vous faites bien de vous en servir contre le froid”.

« En une autre occasion, il me disait : “J’ai des scrupules, ma fille, d’avoir tant de livres dans ma cellule ; j’ai besoin d’un grand nombre d’entre-eux, mais il en a d’autres que je n’utilise pas, mais cela me coûte de m’en séparer parce que je peux en avoir besoin à l’occasion et si les donne, je ne les retrouverai pas facilement sur le moment. Que dois-je faire à votre avis ?”. “Vous défaire de tous ceux qui ne vous sont pas nécessaires, même s’ils ne sont pas utiles à d’autres. Ne gardez que ceux qui vous sont nécessaires à l’étude, et remettez les autres à la disposition du Père Prieur.” Je sais que cela lui coûta beaucoup de le faire²¹ ».

En effet, lorsqu’il revit ensuite la Mère, il lui raconta, honteux, qu’il n’avait pas encore remis les livres, car cela lui coûtait beaucoup. Mais, devant l’insistance de cette dernière à ce qu’il le fasse sans retard, il finit par le faire avec une grande joie et dans la paix de son âme.

Un autre aspect – le dernier que nous allons relever dans cette simple exposition – qui le faisait souffrir profondément, c’était l’aridité qu’il ressentait dans l’oraison, à laquelle il consacrait au moins trois heures par jour. Ces moments de plus grande proximité avec le Seigneur, qui pouvaient lui servir à recevoir tant de consolations, il les passait dans une semi obscurité, « comme un tronc », « comme si Dieu disparaissait », pour utiliser ses propres termes. Mère María Amparo raconte : « Il me disait que les livres de méditation le fatiguaient et qu’il se trouvait mieux dans ce vide intérieur, malgré la difficulté qu’il lui occasionnait, dans une connaissance obscure et confuse de Dieu ; mais qu’il le préférerait encore à tous les discours qu’il pourrait faire et qui ne le conduisaient qu’à une obscurité et à dégoût plus grands²² ».

Et au sommet de son humilité et de sa simplicité devant sa dirigée, il lui disait :

« “Lorsque vous voyez que je manque à quelque chose, ma fille, grondez-moi ; je vous autorise à me gronder et à m’avertir fortement que je suis en faute”. “Aidez-moi, ma fille, je n’ai personne pour m’aider...” ». Il faisait ainsi référence aux choses spirituelles et intérieures de son âme. Et comme je lui demandais pourquoi il ne manifestait pas ces choses à un Père en qui il avait

²¹ Ibid.

²² Ibid.

confiance pour qu'il l'encourage, il me répondit : "Ma fille, le Père [Sabino Lozano], par respect, ne me dit rien ; lorsque je me confesse, il m'indique ma pénitence en nombre de chapelets, et il ne me dit rien de plus. En outre, ma fille, Dieu veut me donner la lumière et la consolation par vous, et vous devez me dire tout ce que vous comprenez de moi ; d'abord, parce que Dieu le veut et ensuite pour me payer – disait-il en souriant – ce que je fais pour votre âme et pour la maison. Voyez, comme j'ai dû aussi souffrir quelque humiliation et quelque peine pour la fondation. Donc, aidez-moi, et Dieu vous en récompensera"²³ ».

Cependant, outre ce qu'il pouvait juger de lui-même, Mère María Amparo, qui le connaissait bien, pouvait affirmer que « le Père Arintero vivait centré sur Dieu par l'amour et le recueillement. Il dépendait du mouvement divin en agissant en toutes choses selon ce qu'il croyait être la volonté de Dieu, en ne s'écartant pas d'un iota du divin vouloir... Que le Seigneur est admirable, en maintenant dans l'humilité et en purifier ses saints !²⁴ ».

Cette affirmation nous pouvons la ratifier nous-mêmes aujourd'hui, après tant d'années : comme le Seigneur s'est montré admirable dans la Mère María Amparo du Sacré-Cœur et dans le Père Juan González Arintero, que nous espérons vénérer un jour dans la gloire des autels ! Et si la Mère María Amparo pouvait écrire le 25 septembre 1932 à Mgr Sabas Sarasola, dominicain, évêque et vicaire apostolique d'Urubamba y Madre de Dios, au Pérou : « Il m'a semblé voir mon saint et jamais oublié Père Arintero prenant soin de nous avec une très grande sollicitude... C'est comme si ce cher Père de mon âme n'était pas mort, cette maison me paraissant si pleine de son âme !²⁵ ». De la même manière, nous pouvons dire, nous ses filles, que la Mère Madre María Amparo et le Père Arintero continuent, du haut du Ciel, à veiller sur la communauté et à remplir le monastère de la bonne odeur de leurs vertus et de leur sainte vie.

María Fernanda Prada Camín, OSC
(Sor María Ángel de la Eucaristía)
Monasterio del Sagrado Corazón
Cantalapiedra (Salamanca)
20 de febrero de 2004

²³ *Ibíd.*

²⁴ *Ibíd.*

²⁵ *Crónica de la Comunidad*, T. I, p. 103.

Extrait de la Chronique de la communauté, T. III (2 juillet 1941)

« A huit heures vingt du matin, arrivaient les vénérables restes du béni et saint Père Juan González Arintero, o. p. par le train de Salamanca.

« A neuf heures moins le quart ils sont entrés en procession dans notre église. D'abord les enfants de chœur ; puis, en deux files, les femmes et les enfants, quelques religieux, les novices et les pères dominicains, les prêtres, le chapelain et les autorités locales ; enfin, les pères portant la châsse, et fermant le cortège, l'excellentissime monseigneur l'évêque de Coria, docteur frère Francisco Barbado Viejo, o. p.

« Parmi les pères dominicains se trouvaient le provincial le R. P. Esteban Vigil, le R. P. Alberto Colunga, le R. P. Sabino M. Lozano, le R. P. I. G. Menéndez Reigada, le R. P. Luis Getino, le R. P. Elías Fierro, le R. P. Flores, etc.

« Après ils sont restés, les uns veillant les restes, les autres célébrant la sainte messe sur les autels latéraux, tandis que les novices préparaient l'autel majeur pour la messe solennelle.

« A dix heures et demie fut célébrée la messe solennelle pontificale, après le chant de la vigile. La messe achevée, le R. P. Tomás Echevarría, c. m. f, a prononcé, depuis l'ambon, une éloquent oraison funèbre, en décrivant en quoi consiste la sainteté et quelle était celle du P. Arintero. Mais il n'entretient pas l'espérance d'un miracle bruyant car il fit ressortir que de même que dans un magasin on ne place pas toutes les marchandises en vitrine, mais que la plupart d'entre-elles demeurent à l'intérieur, même si elles sont de qualité et de valeur égales, de même notre Seigneur ne met dans la vitrine de son Eglise qu'un nombre très réduit de saints, et il émit l'opinion que le procès de canonisation du P. Arintero serait très long.

« Puis on chanta le répons solennel de Perosi et l'on plaça les restes du P. Arintero à l'intérieur de la clôture afin qu'ils demeurent un moment avec la communauté.

« A cinq heures de l'après-midi eut lieu un petit office eucharistique avec l'exposition du Saint-Sacrement, prière au reposoir, saint rosaire et une consécration à l'Amour Miséricordieux. Puis l'on plaça les vénérables restes dans la niche préparée sous le tableau de l'Amour Miséricordieux. L'épithaphe, composée par D. Castor Gutiérrez, professeur séculier du séminaire de Corbán (Santander), est ainsi rédigée : "Fr. Juan González Arintero, o. p., Maître éminent en sciences divines et naturelles. Restaurateur de la mystique et apôtre de l'Amour miséricordieux. Il mourut en odeur de sainteté au couvent de San Esteban de Salamanca le 20 février 1928. Il fut translaté à ce monastère dont il fut le cofondateur le 2 juillet 1941. R.I.P.".

« L'office eucharistique s'acheva par la prière d'un répons et l'on entonna l'Hymne à l'Amour Miséricordieux ».